

Ceci fait partie de la série

Comment la Bible nous est parvenue

De

Neil R. Lightfoot

Leçon 6

L'IMPORTANCE DES VARIANTES TEXTUELLES

Le Nouveau Testament nous a été transmis par les mains de copistes. Il est vrai que ces mains, étant humaines, étaient amenées à commettre les mêmes erreurs que toutes les mains humaines. Le contraire aurait exigé un miracle chaque fois qu'un scribe prenait sa plume pour écrire.

LE NOMBRE DE VARIANTES

Si quelqu'un disait que le texte du Nouveau Testament comporte 200.000 erreurs, quelle serait notre réponse ? S'agit-il d'un chiffre exact ? Si oui, comment pouvons-nous être sûrs d'avoir le message original du Nouveau Testament ?

Vu sous un certain angle, il est possible de dire que les manuscrits contiennent 200.000 erreurs faites par les scribes ; vu sous un autre angle, il est totalement erroné de prétendre qu'il existe 200.000 erreurs dans le texte du Nouveau Testament. On arrive à ce chiffre énorme en comptant toutes les variantes dans tous les manuscrits ou portions de manuscrits (plus de 5.000). Cela signifie que si un mot est mal orthographié dans 4.000 manuscrits différents, on peut parler de 4.000 erreurs. (À vrai dire, dans un tel cas il s'agit tout simplement d'une petite erreur copiée 4.000 fois.) Tel est le processus utilisé pour identifier ce grand nombre de 200.000 "erreurs". Celui qui prendrait ce chiffre pour s'attaquer à notre foi en la Parole de Dieu serait soit mal informé soit sceptique.

Dans ce contexte, faisons ressortir une autre vérité. Ce grand nombre de variantes existe en proportion directe avec le nombre de manuscrits à notre disposition. Il existe plus de copies du Nouveau Testament que de tout autre livre de l'antiquité. C'est parce que nous possédons plus de manuscrits que nous avons plus de variantes. Si nous n'avions que dix manuscrits du Nouveau Testament, le total des variantes serait bien petit. Mais avec seulement dix manuscrits, le texte ne serait pas aussi solidement établi qu'il ne l'est en réalité. Ainsi, le grand nombre de manuscrits augmente le nombre de variantes, mais en même temps il fournit le moyen de les examiner.

LA CONSÉQUENCE DES VARIANTES

Que signifient toutes ces variantes ? Quelle influence ont-elles sur le message de foi donné dans le Nouveau Testament ? Nous allons maintenant examiner trois sortes de variantes textuelles, classées selon leur influence sur notre texte actuel du Nouveau Testament.

1. *Variantes mineures sans conséquence pour le texte.* La grande majorité des variantes ne concerne que des choses insignifiantes, dont la plupart sont si imperceptibles que la traduction n'en est pas du tout

influencée. La meilleure manière d'illustrer serait d'ouvrir au hasard une page du texte grec. Prenons la même page consultée auparavant au sujet du mot "œuvres" en Matthieu 11.19. Cette petite page ne contient que treize versets (Mt 11.10–23). On voit tout de suite, en bas de page, une liste de neuf variantes, ce qui est pour seulement treize versets plutôt inquiétant à premier abord. Mais, mis à part la variante concernant "œuvres" et "enfants", toutes les autres ne concernent que des détails sans intérêt. Cinq des variantes touchent aux mots comme "pour", "et", "le/la", etc. ; les autres tournent autour des différentes formes des mots grecs. A aucun moment ne se présente un réel problème avec le texte lui-même, sauf dans le cas du choix entre "œuvres" et "enfants", facilement résolu, comme nous l'avons vu.

Ces variantes sont typiques des erreurs trouvées dans nos copies. Très souvent les termes grecs prennent une orthographe différente au fil des années. Ceci n'est pas surprenant quand on considère combien la langue française a changé depuis quelques siècles, et même depuis l'invention de l'imprimerie, pourtant censée standardiser notre langue. De même, la langue grecque changeait ; il était normal que le scribe utilise l'orthographe employée à l'époque de la copie. On peut également expliquer ainsi les variantes de grammaire et même de vocabulaire. Un changement dans l'ordre des mots ("le Seigneur Jésus-Christ" et "Christ-Jésus le Seigneur") peut créer une variante. Dans tous ces cas, nous disposons de nombreux éléments nous permettant, mêmes dans les petites choses, de prendre une décision concrète sur le texte. Même si nous n'avions pas ces informations, même si nous ne possédions aucun moyen de résoudre les problèmes d'orthographe et d'ordre des mots dans le texte, la transmission de la révélation divine ne risquerait en aucun cas d'être perdue.

2. *Variantes majeures sans conséquence pour le texte.* Il ne faut pas donner l'impression que toute variante du texte est à balayer sans vérification. Certaines variantes concernent non seulement un mot ou deux, mais tout un verset et même plusieurs versets. Ce genre de variante devient de ce fait plus que mineure. J'ajoute tout de suite que ces variantes majeures n'ont aucune influence sur le texte de notre Nouveau Testa-

ment du moment qu'elles ne sont pas appuyées par les témoins les plus importants.

Prenons quelques exemples. Nous avons parlé du Codex Bezae du 5ème siècle (Leçon 4). Ce manuscrit contient certaines lectures plutôt particulières, dont l'une se trouve en Luc 6.5 : "Le même jour, voyant un homme qui travaillait pendant le sabbat, il lui dit : Homme, si tu sais ce que tu fais, tu es béni ; sinon, tu es maudit, tu transgresses la loi." Cet incident curieux ne se trouve dans aucun autre manuscrit, aucune autre édition. Il s'agit sans aucun doute d'une variante majeure, mais nous pouvons être sûrs qu'il ne faisait pas partie de l'original de l'Évangile de Luc. Ainsi, il ne change pas le texte du Nouveau Testament, parce que la critique textuelle moderne l'a rejeté sans hésiter.

Une autre illustration de ce même principe se trouve dans un passage plus connu de nos premières traductions françaises. L'histoire de la femme adultère (Jn 7.53–8.11) constitue une variante majeure. Pratiquement aucune des récentes traductions ne met ce récit dans le corps de son texte. Les versions Louis Segond Révisée (Colombe) et Français Courant mettent l'histoire entre crochets, pour signaler les doutes des traducteurs à son sujet. Les deux traductions expliquent leur doute dans une note. La TOB insère l'incident dans son texte, avec une note selon laquelle "on peut estimer que cette péripécie n'appartenait pas primitivement à l'Évangile de Jean. Il s'agit d'une tradition indépendante, insérée après coup."

Pourquoi les traductions récentes regardent-elles ces versets avec tant de suspicion ? La réponse est simple : l'histoire de la femme adultère ne se trouve dans aucun manuscrit ancien, à une exception près, et dans pratiquement aucune des premières versions. Le seul manuscrit ancien à inclure cette histoire est le Codex Bezae, connue, comme nous l'avons vu en Luc 6.5, pour ses lectures particulières. Après le Codex Bezae, on ne retrouve cette histoire dans aucun manuscrit jusqu'au 8ème siècle et plus tard. De plus, certains manuscrits qui l'incluent ajoutent une note de doute dans la marge ; d'autres mettent l'histoire à la fin de l'Évangile de Jean. D'autres encore placent l'histoire dans l'Évangile de Luc, après 21.38. Depuis le début, donc, le doute persiste au sujet de ce passage. Mais ces doutes du passé jettent-ils forcément le

discrédit sur le texte du Nouveau Testament ? Bien sûr que non. Tout comme nous acceptons le mot “œuvres” au lieu de “enfants” (Mt 11.19) à cause des indications des premiers manuscrits, ici nous excluons du texte l’histoire de la femme adultère, toujours sur le fondement des premiers manuscrits. D’où vient donc cette histoire ? Personne ne le sait, mais il s’agit sans doute d’une tradition partie de l’Eglise primitive (comme selon la note de la TOB, ci-dessus). Nos premiers manuscrits ne mettent pas en doute la véracité de l’histoire elle-même (véracité qui reste à établir) ; ils affirment par contre que l’histoire ne faisait pas partie de l’original de l’Evangile de Jean.

Le cas de 1 Jean 5.7 est moins compliqué. Dans les anciennes versions françaises, on lit : “Car il y a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, la Parole et le Saint-Esprit ; et ces trois-là sont un” (Ostervald, Martin, Segond 1910, etc.). Une circonstance intéressante est à l’origine de ce verset dans des Bibles françaises. Après l’invention de l’imprimerie, la première édition du texte grec fut faite en 1516 par un certain Erasme. Quand les deux premières éditions du texte d’Erasme ne portaient pas 1 Jean 5.7, qui pourtant se trouvait dans les dernières versions latines, une controverse éclata. Erasme insista que son texte était correct ; il promit cependant — imprudemment — qu’il inclurait le verset dans une prochaine édition si l’on trouvait un seul témoin grec pour l’appuyer. On trouva le témoin et Erasme, fidèle à sa parole, mit le passage dans la prochaine édition de son Nouveau Testament en grec. A partir de cette édition grecque, souvent utilisée pour traduire en d’autres langues, le passage s’est inséré dans beaucoup de traductions, jusqu’au 20ème siècle.

L’évidence textuelle s’oppose largement à l’inclusion de 1 Jean 5.7 dans le Nouveau Testament. De tous les manuscrits grecs, seuls deux, très tardifs (14ème/15ème et 16ème siècles), le contiennent. Deux autres manuscrits mettent le verset dans la marge. Les quatre manuscrits confirment que ce verset fut traduit d’une forme tardive de la Vulgate (version latine).

Voilà donc des exemples de variantes significatives mais qui n’affectent pas le texte moderne, pour la simple raison qu’elles ne sont pas assez appuyées par l’évidence textuelle. 1 Jean 5.7 et Jean 7.53–8.11 représentent des variantes

significatives dans certains manuscrits, mais ils étaient inconnus dans les premiers onciaux et ainsi ils ne peuvent jeter aucun doute sur notre texte moderne.

3. *Variantes majeures portant des conséquences sur le texte.* Nous verrons à présent un groupe de lectures textuelles qui soulèvent des questions à propos de notre texte. Il serait facile d’ignorer ces choses, mais les faits sont là, et les ignorer ne résout rien.

Un passage qui intéresse tout le monde, et qui illustre bien les variantes qui influencent notre texte, est celui des douze versets de la fin de l’Evangile de Marc. Si l’on regarde bien ces versets dans la version Colombe, ainsi que dans le Français Courant et la TOB, on observe qu’ils sont identifiés comme n’appartenant pas au texte original. La TOB donne une autre fin de l’Evangile de Marc telle qu’on la trouve dans quelques manuscrits. Bien sûr, tout cela jette un doute sur cette dernière partie du 2ème Evangile.

Le problème de Marc 16 est assez unique. Dans les cas de 1 Jean 5.17 et Jean 7.53–8.11, il n’y a pas vraiment de difficulté, puisque l’évidence textuelle des meilleurs témoins est unanime. Mais dans le cas de Marc 16, l’évidence montre deux choses différentes. L’évidence contre Marc 16.9–20 repose principalement sur le Vaticanus et le Sinaiticus. Ces deux onciaux du 4ème siècle sont considérés comme de loin les meilleurs témoins, au point d’être classés dans une catégorie à part. Nous sommes donc confrontés au problème suivant : les deux manuscrits qui inspirent notre confiance la plus profonde ne portent pas les derniers versets de Marc. D’autres témoins sont contre Marc 16, y compris le plus ancien des manuscrits de la version du Syriaque Ancien.

Une foule de témoins s’érige pourtant en faveur de Marc 16.9–20. Il s’agit du Codex Alexandrinus, du Codex Bezae, d’autres onciaux anciens, de tous les onciaux et cursifs tardifs, de cinq témoins du Vieux Latin, de la Vulgate, d’un manuscrit du Syriaque Ancien, de la version syriaque de la Peschitto et beaucoup d’autres versions. Avec cela, Irénée (auteur chrétien) fait dans ses écrits une déclaration démontrant non seulement l’existence de Marc 16.9–20 au 2ème siècle, mais aussi le fait que l’on considérait Marc comme l’auteur de ces versets.

Voilà donc les données négatives et positives sur cette question. D’un côté, nous avons la

fiabilité sans pareil des Codex Vaticanus et Sinaïticus. De l'autre, nous avons toutes les autres indications. Dans son *Commentary on Matthew and Mark*, J.W. McGarvey écrit une défense méritoire de Marc 16.9–20. Cependant, son livre fut publié en 1875, avant l'achèvement du grand ouvrage de Westcott et Hort sur le texte grec. Et pourtant, la position de McGarvey, avec sans doute quelques petites modifications, peut toujours tenir aujourd'hui. Le problème, lui, persiste, surtout par rapport à l'évidence négative du Vaticanus et du Sinaïticus.

Quelle que soit la réponse à la question, il est évident que la vérité donnée dans le passage n'est pas à mettre en doute. Les principaux événements de Marc 16.9–20 sont inscrits ailleurs, ce qui signifie que nous ne sommes pas en danger de perdre un trésor céleste. Les variantes des manuscrits ne sont pas de nature à bouleverser notre foi. Le texte n'est mis en doute que dans quelques rares témoins, et de toute façon il ne touche aucun principe de foi, aucun

commandement de notre Seigneur. Dans la prochaine leçon, nous verrons d'autres garanties d'un texte bien confirmé.

EN RÉSUMÉ

En comptant toutes les variantes dans tous les manuscrits, on arrive à un chiffre assez élevé de lectures différentes. Ce chiffre n'effraie pas lorsque l'on comprend la manière de le calculer. La plupart des variantes sont insignifiantes ; il s'agit soit d'erreurs évidentes commises par les scribes, soit de petits changements dans l'orthographe, la grammaire, l'ordre des mots, etc. Celles-ci sont sans conséquence pour notre texte. D'autres variantes sont peut-être beaucoup plus lourdes, mais elles ne sont pas appuyées par les principaux témoins anciens. Quelques variantes présentent des problèmes pour notre texte, mais elles ne sont pas toutes impossibles à expliquer. Même si elles l'étaient, elles seraient trop peu nombreuses pour ne pas représenter une pierre d'achoppement pour notre foi.

QUESTIONS

1. Comment expliquer le grand nombre (200.000) de variantes dans les manuscrits du Nouveau Testament ? Comment calcule-t-on ce chiffre ?
2. Donnez quelques exemples de variantes insignifiantes.
3. Pourquoi les traductions récentes de la Bible ne contiennent-elles pas a) l'histoire de la femme adultère ou b) 1 Jean 5.7 ?
4. Quel est le problème textuel de Marc 16 ? La fin de l'Évangile de Marc, constitue-t-elle un obstacle à notre foi ? Pourquoi pas ?